

Correspondance Christian Mistral / André Phaneuf Octobre 1996

Christian Mistral and André Phaneuf

Number 95, Fall 2002

La correspondance littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mistral, C. & Phaneuf, A. (2002). Correspondance Christian Mistral / André Phaneuf : octobre 1996. *Moebius*, (95), 27–38.

CORRESPONDANCE CHRISTIAN
MISTRAL / ANDRÉ PHANEUF
(octobre 1996)

Les quelques courriels qui suivent parlent d'eux-mêmes, je crois. Mon correspondant et moi ne nous sommes jamais rencontrés, ce qui ne nous empêche pas de partager un attachement fort singulier. En février 2002, après une interruption de quelques années, je renouais cet hyperlien par quelques mots cyberpostés, auxquels Aphane répondit par retour d'électrons: «(...) J'ai fait un peu de chemin depuis ta "disparition" (voir <http://pages.globetrotter.net/aphanel/journal.htm>). J'en reviens pas que tu sois passé par chez moi pour me dire bonjour... J'étais vraiment désorienté au moment de ton tu sais, Christian; tu m'as donné sans le savoir tout un coup de pouce dans l'écriture, et je t'en suis reconnaissant... et pas seulement pour le précieux coup de main que tu m'as donné pour mettre en ligne ma première page Élixa... où tu figures d'ailleurs toujours en bas de page... j'ai vu de visu vu, dis-je, au premier moment dans tes mails ce que c'était d'écrire... et ça m'a donné un bon coup de fouet pour rajuster ma "plume"...»

Ce à quoi je répondais: «Cher André, celui des deux qui a le plus aidé l'autre n'est pas celui qu'on pense. Ton souvenir est lié à cette semaine que j'ai passée terré à l'Hôtel de Paris. L'espace de quelques nuits, tu fus la seule personne au monde à qui je pouvais faire confiance, et qui se souciait de moi par modem interposé. Eu égard au HTML, je suis à réapprendre ce que je t'ai appris alors. C'est pas comme la bicyclette!»

Jeudi, 17 octobre 1996, 00:00

De: aplane@microtec.net

À: mistral@odyssee.net

Sujet: Valium

Quelle écriture vibrante et puissante sur le thème de l'errance métaphysique. Je suis peiné de vos déboires judiciaires. Je ne pardonne pas à Lise B. de vous avoir laissé tomber comme une bourrique au *Devoir*. Elle préfère du chiqué. Du moins, c'est l'impression que j'ai. Quel mépris pour une dame supposément éprise de la culture. J'avais du plaisir à vous lire. J'ai lu *Sylvia* et je lis *Valium*, c'est mieux qu'à peu près tout ce qui s'écrit au Québec. Ce doit être désespérant pour un écrivain de vivre dans un milieu si intellectuellement borné. Bonne chance quand même.

A. Phaneuf

*

Jeudi, 17 octobre 1996, 05:00

À: aplane@microtec.net

De: mistral@odyssee.net

Sujet: Valium

Bien le bonjour, monsieur, madame? Phaneuf. J'ai bien sûr une intuition quant à votre sexe (le cerveau a des fonctions involontaires, il me semble, au sens de muscle involontaire, comme le cœur qui bat sans qu'il ne soit besoin de l'en instruire, comme le cœur qu'on ne peut dompter lorsqu'il s'emballe). L'une de ces tâches auxiliaires prises d'office en charge par la jarnigouène chaque fois qu'une nouvelle information entre en coup de vent est certainement un (re)calibrage de boussole interne, une recherche-réflexe d'Orient dont l'échec ou le succès influenceront substantiellement sur tout ce qui s'ensuit. Si l'on en croit Janette Bertrand, Guy Corneau, Passe-Partout, Lise Payette, Fabienne Larouche, enfin tous ces architectes de notre bien-être social, le meilleur, le seul moyen d'améliorer ce monde est de considérer les plantes

comme des animaux, les animaux comme des personnes et les personnes comme des âmes désincarnées, privées de sexe et de couleur, de différence, de tout ce qui fait d'une personne une personne. Peut-être les gourous ci-haut cités ont-ils raison, mais comment s'y prend-on pour restructurer sa boîte à poux pour qu'elle ne ressente plus le besoin automatique de savoir à qui elle s'adresse, la pulsion de se représenter un interlocuteur distant, fût-ce schématiquement (genre, nombre, nom, mettons)?

J'ignorais que mes récentes difficultés contractuelles avec Lise Bissonnette étaient sorties du bureau et du poste de police où nous étions respectivement lorsqu'elles se cristallisèrent, à moins que vous ne fassiez allusion à la même identique saleté de situation, version 1992, que Lise a choisi de commenter publiquement dans un éditorial aux environs de mars 1995. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on perd toutes les constructions qu'on était à édifier, pan par pan, comme un taudis de cartes (parce qu'il ne suffit pas à la Ruine de pulvériser les combles et les fonds de votre vie, il faut encore qu'elle prenne son temps, méthodique, de façon à ce que vous ne ratiez rien du film dont vous êtes le héros: chute de briques, effondrement du soutènement, irruption d'un caterpillar dans votre chambre à coucher, esthétique dadaïste des gravats qui s'empilent dans une poussière suspendue si sèche que vous vous demandez si votre identité était suffisamment hydratée pour poursuivre d'elle-même la corvée de survivre), on ne songe qu'à préserver un noyau, n'importe lequel, un noyau qu'on protégera avec sa vie parce qu'il *est* votre vie, ou à tout le moins votre ultime chance de la retrouver quand la Ruine ira s'amuser ailleurs, aussi n'hésitez-vous pas à l'avalier ou à vous le ploguer dans le train, n'importe quoi pour le soustraire à l'attention des gardiens de prison qui vous explorent avec un zèle qui ferait plaisir à voir chez des employés de l'État si vous pouviez seulement les voir, excepté qu'avec les paumes plaquées contre la muraille et les pattes en compas, il est rudement compliqué de capter une vision réjouissante du screw (qui, peut-être n'est-il pas inutile de le préciser, se trouve fort affairé à vous fouiller les tripes d'un doigt gourmand ganté de

latex). Moi, mon noyau, c'était ma dignité. Ils savaient que je l'avais passée en contrebande, mais ils n'ont jamais trouvé le moyen de la confisquer. Voilà pourquoi j'ai pu résister à la tentation de déboulonner Lise B. sur la place publique: brûler aujourd'hui ce qu'on adorait hier encore, indépendamment de la valeur des raisons, ça manque de dignité.

Monsieur, madame? Aurez-vous l'obligeance de passer l'éponge sur ma logorrhée? J'étais éteint, et votre si gentille missive a agi comme une bougie d'allumage, me fournissant une occasion en or de me lancer dans un petit exercice d'assouplissement. Le style, c'est pas comme la bicyclette, ça rouille à une vitesse affolante, faut gymnastiquer. Je vous fais cadeau du résultat, avec mes compliments.

P.-S. Il me revient que j'ai connu autrefois une Annie Phaneuf, souvenir vague pour dire le moins; c'était probablement à Saint-Hyacinthe, et il me semble qu'elle était l'amie de la jeune femme que j'ai épousée. Si vous êtes cette personne, je vous parlerai de notre fils. Si vous êtes un mec, n'allez pas vous vexer; c'est votre faute, après tout, si je ne sais rien de vous, hé hé.

*

Jeudi, 17 octobre 1996, 19:26

À: mistral@atlas.odyssee.net

De: aphane@microtec.net

Sujet: Valium

Christian Mistral,

Je suis touché de votre réponse. Je ne m'y attendais pas. Je suis un vieux mâle de 59 ans, géniteur de 2 fils d'à peu près votre âge. J'ai même un petit-fils qui s'appelle Jean-Christophe. Jean, Christophe, Christian, c'est de la même graine, n'est-ce pas? C'est à l'éditorial de Lise B. que je faisais allusion dans ma missive. J'espère n'avoir pas réveillé de vieux démons. Si c'est le cas, je m'en excuse. Mon père a séché comme vous les vieux bancs du collège de Saint-Hyacinthe. Sa famille demeurerait alors

aux É-U (exode). Cependant, beaucoup de Phaneuf viennent de la vallée du Richelieu et des alentours (St-Denis, La Présentation, St-H.). Je ne connais pas la Annie dont vous parlez; cependant tous les Phaneuf ont le même ancêtre commun, Claude-Matthias Farnsworth-Phaneuf.

Je termine par des mots de ce grand prosateur qu'était Montherlant (que j'ai beaucoup fréquenté adolescent), dans sa *Lettre d'un père à son fils*, que je communiquais à mes kids quand ils arrivaient en âge. J'en cite un petit extrait:

«Car vous allez entrer dans cet "âge ingrat" de la vie, qui va de la dix-huitième à la vingt-huitième année environ, et où il faut être bête presque nécessairement (et c'est par bêtise, bien souvent, qu'on trouve de l'attrait aux vulgarités du mal). Vous êtes dans une périssière, qui est votre nouveauté, au-dessus d'un océan d'ordure, qui est le monde; c'est un miracle si vous ne chavirez pas.»

André Phaneuf

*

Vendredi, 18 octobre 1996, 01:15

À: aphane@microtec.net

De: mistral@odyssee.net

Sujet: Quelques considérations plus sobres

Bonsoir, André Phaneuf. Pour ce que ça vaut, mon intuition quant à votre sexe était juste, comme quoi il ne faut jamais hésiter à se fier à son pilote automatique en l'absence de repères. J'ai toujours mis presque tous mes œufs dans le panier de la raison, mais il m'est apparu assez tôt que la sagesse dictait d'en mettre une couple du côté de l'intuition. Pas tous, et pas le plus grand nombre, parce que votre âge, par exemple, dépasse d'au moins trente ans l'idée que je m'en faisais. J'oserai encore vous en imputer la faute. On n'a pas idée d'écrire avec cette fraîcheur et cette largeur de vues à votre âge. Shame on you. Sérieusement, je sais pas comment vos fils voient la

chose, mais je trouve que l'une des nombreuses difficultés qui confrontent ceux de mes contemporains formés par les Humanités plutôt que l'engineering sociétal est le sentiment d'un monde à l'envers où les pères sont plus jeunes que leurs fils, ces derniers consacrant la capitale période définie dans votre citation de Montherlant à des choses qui n'ont jamais été de cet âge. Henry, au fait, ne s'est-il pas finalement flingué dans les parages de votre âge actuel?

Ne vous sentez pas obligé, mais si le cœur vous en dit, j'apprécierais que vous élaboriez sur le sens précis de cette citation pour vous. Il n'y a là rien d'évident. Quelle était votre intention en armant vos fils de cette pensée lorsque le temps vint? S'agissait-il de les aider à ne pas désespérer du monde durant ces vingtièmes rugissants où l'on entre en possession de sa force d'homme tout en accumulant une écrasante flopée de désillusions? Je n'ai pas eu de père, et la trousse de survie avec laquelle j'ai abordé l'âge adulte comprenait en tout et pour tout le *Desiderata* et le *Tu seras un homme, mon fils* de Rudyard Kipling. Ce dernier texte, je l'ai transmis à mon tour à Jean-Christian, mon fils (vous n'êtes pas Annie, mais votre allusion à Jean-Christophe m'incite à mentionner mon kid anyway. Il a quatorze balais et exactement ma taille, qui frôle le gigantisme. C'est dire que les coups de pied au cul dont un père doit assumer la désagréable corvée, j'ai intérêt à les administrer au plus sacrant. Ce grand petit merveilleux salopiau est doué pour le bonheur, ses structures mentales sont plus saines que les miennes, il est aussi intelligent que je l'ai jamais été, sans le génie, qui n'est qu'une anomalie, un handicap, une aberration unissant les attributs du cancer et de l'obsession. Jean-Christophe est-il un ado de cet âge? Je déteste passionnément les ados. Je détestais les ados quand j'étais un ado. Qu'on doive passer par là pour agir dans le monde et accomplir sa destinée, n'est-ce pas une éloquente démonstration de l'imperfection du processus évolutif, de notre propre nature? Je veux dire: l'humain est un triomphe et vaut mieux que l'idée pessimiste qu'il se fait généralement de lui-même, mais il n'est pas la merveille privilégiée de la Création qu'il se figure être

également lorsqu'il se songe conçu à l'image d'un Dieu qu'il a inventé pour lui ressembler. Dieu, ce Pinocchio.).

Qu'entendez-vous par errance métaphysique? S'agit-il du surf exploratoire que je pratique dans la mer noire et rouge de mon propre esprit, toujours surpris de ce que j'y trouve, toujours estomaqué des pensées qui mûrissent toutes seules dans les incubateurs que ma mère appelait des *petits tiroirs* et qui restent dormantes comme des taupes du KGB jusqu'à ce qu'un mot, un show, une lettre d'André Phaneuf ne les activent?

About Lise Bissonnette: ne craignez rien, vous n'avez pas réveillé de vieux démons. Ils sont jeunes comme des punks néonazis suprématistes et ne se sont jamais assoupis. Je n'ai jamais pensé que Lise n'était pas authentiquement éprise de culture, mais kossé ça veut dire, André? Hermann Goering était épris de culture, Napoléon aussi. Demandez au Louvre que Goering a écumé, volant tout ce que Napoléon avait volé dans sa propre excursion touristique en Europe et en Égypte. La passion de la culture m'a toujours paru suspecte tant qu'elle n'est pas liée de façon manifeste à un respect minimal pour ceux qui la font, ces légions de mésadaptés socioaffectifs incapables de contribuer au monde d'une façon stable, régulièrement rémunérée, respectable, mais qui tant qu'à crever lentement, car c'est leur sort obligé et ils le savent – le monde secrète des anticorps contre ses cellules anormales –, tant qu'à crever de cette façon si terrifiante pour un être humain, se tuent à la tâche de laisser une trace de leur passage. Le plus pénible pour moi dans toute cette affaire, c'est que Lise m'aime et que j'aime Lise, que j'ai grandi dans la vénération du *Devoir* et des vertus qu'il symbolisait – l'indépendance d'esprit et le souci d'excellence n'étant pas les moindres –, que j'aurais payé pour y travailler et que je l'ai fait pendant quatre ans, car *La Presse* était disposée à m'offrir le double pour ma signature (je crois qu'ils voulaient aussi un texte de temps en temps), que... que... Que vous dire, André? Vous comprenez.

Je dois revenir à votre citation de Montherlant, parce que, franchement, elle me reste en travers de la gorge. J'ai écrit *Sylvia* et *cætera* en 1984 ou 1985, sauf erreur, aussi

la bêtise sous-jacente à l'attrait que j'ai ou n'ai pas éprouvé pour les vulgarités du mal à cette époque peut-elle difficilement faire l'objet d'un échange pertinent aujourd'hui. C'est à celui que j'étais alors qu'il faudrait écrire, et il serait le seul à pouvoir vous répondre. Moi, je l'ai bien connu, et je veux bien essayer si vous y tenez, mais ce ne serait jamais qu'un pastiche. Je présume que vous n'avez pas lu *Vamp* et *Vautour*, mais il faut comprendre que *Sylvia* compte à mes yeux pour la seule raison qu'après sept années de labeur intensif et d'espairs déçus puis renouvelés puis déçus puis désintoxiqués pour trouver mon style, ce texte est le premier que je pouvais relire après un mois sans rougir de honte, ce qui m'a permis d'entreprendre *Vamp* et ma conquête des consciences de mes contemporains. Je puis difficilement le relire, toutefois: tout mon talent ne suffirait pas à me permettre d'écrire aussi mal aujourd'hui. *Valium* est aussi distant de *Sylvia* que Marilyn Monroe d'Eleanor Roosevelt. Furthermore, je dirai que le seul concept plus vague que celui de la vulgarité est celui du mal. Pouvez-vous dire avec certitude pourquoi j'ai attaqué la phrase précédente avec le mot furthermore? Ce qui a motivé mon choix d'un anglicisme? Est-ce paresse, lacune de vocabulaire, désir éthylique de vous choquer, ignare mépris de la lutte héroïco-historique de notre peuple pour préserver sa langue, exercice de style d'un esthète plaçant l'art au-dessus du politique et considérant que le choix des matériaux est immatériel depuis qu'il a eu le souffle coupé par une sculpture de Picasso entièrement composée de vidanges ramassées sur la Côte d'Azur? Il se trouve que vous avez mis dans le mille, j'étais effectivement attiré par les vulgarités du mal. Et alors? J'étais aussi attiré par l'étude de la Bible et des évangiles apocryphes, celle du Droit et celle des communications, je lisais Zola et Thomas d'Aquin, Sade et Claudel. Quelle dose de bêtise faut-il pour lire Claudel? Ce que je reproche amèrement à Lise Bissonnette, c'est justement de mesurer l'œuvre en fonction de l'auteur, de ses intentions présumées, de l'exemple qu'il donne aux jeunes, de ce qui se passe dans sa chambre à coucher. Qui aurait cru qu'une rédactrice en chef du *Devoir* serait moins libérale que

Pierre Trudeau? For that matter, qui aurait cru que la rédaction en chef du *Devoir* serait un jour assumée par une femme? J'étais pour, je le suis toujours, et je l'ai pris plus facilement parce que la femme en question était Lise Bissonnette. Je veux dire, c'est pas Denise Bombardier. Mais il est indéniable que Lise doit éviter des écueils que Claude Ryan n'a jamais imaginés, franchir des obstacles qui paraîtraient martiens à André Laurendeau, et prouver jour après jour qu'elle a des couilles en titane tout en étant une vraie femme féminine hétéro, qu'elle aime les hommes sans trahir la cause de ses contemporaines Croisées, etc., etc., and damn it all to hell! Si elle a déjà censuré une voix qui n'avait pas mes ressources pour retentir ailleurs, elle peut bien crever la trachée bouchée par les griefs syndicaux en triplicata.

Chouette nom, que celui de votre ancêtre. Allez, ciao, André. Si vous n'êtes pas en pré-retraite, j'espère que vous n'avez pas dû demander une année sabbatique pour lire cette lettre.

«*L'opéra n'est pas fini tant que la grosse femme n'a pas chanté...*» (proverbe texan)

*

Vendredi, 18 octobre 1996, 12:09

À: *mistral@odyssee.net*

De: *aphane@microtec.net*

Sujet: L'opéra...

Christian Mistral,

Je ne savais pas dans quoi j'embarquais quand j'ai cliqué sur le send. Anyway. Je rame.

About la citation de Montherlant (voici maintenant que je te pastiche et te tutoie, si tu le permets), je t'avoue qu'elle m'est restée aussi dans le gosier. Cette lettre d'un père à son fils est sublime. En prendre un extrait et l'isoler de son tout correspond à fraude et trahison, la lire en entier la rend cristalline comme neige et soleil. Comme tu dis, il n'y a rien là d'évident. Je crois que c'est la parenthèse des vulgarités du mal qui t'a accroché. Elle était

là comme une arête, Christian, comme une éclaboussure de moutarde, j'avais tiqué en la transcrivant (le mal n'a pas toujours les apparences de vulgarité, au contraire). Énigme et boule de suie. Je comprends ton sursaut et je le fais mien. Même si le problème du mal dépasse mon entendement, c'est quand même une question capitale, pour ne pas dire capiteuse. Qui n'en a pas subi les fureurs, toi le premier qui as senti le doigt de sœur Ruine tripatouiller le fin fond de tes entrailles et tenter d'émasculer tes rêves les plus légitimes. On dit que le mal vient de l'ignorance et que vaincre l'ignorance, c'est triompher de la bêtise. Vrai et archifaux. Plus il y a d'instruits, plus il y a d'idiots emmitouflés sous le vernis de la connaissance. Si l'intelligence, le talent, le bon sens dérangent tellement, qu'en est-il du génie? Mozart aurait de la difficulté à se trouver un job de prof au conservatoire. Aujourd'hui, hier et avant-hier. Les conditions de réussite passent presque toujours par l'idiotie, dicit M. Si le Christ revenait sur terre, il dirait: Heureux les pauvres, les intelligents et les sensibles... ils vivront car les autres sont des momies qui gigotent. Mais là, je m'aventure étourdiment. *Henry de s'*est effectivement brûlé la cervelle, à 77 ans. Je ne veux pas excuser son suicide, mais il ne l'a pas fait par désespoir. Mais il semble que tu en connais plus que moi sur le bonhomme et son œuvre.

En vrac:

Ça fait des lunes que je n'ai pas lu Kipling.

Jean-Christophe a 8 ans.

Oui, il faut être bête pour lire Claudel. J'ai essayé. Un feu d'artifice de mots mais, where's the beef?

Je ne suis ni en pré-retraite, ni en retraite. Pour cela, il aurait fallu accumuler des années de «travail» auprès d'un employeur. Ce que je n'ai jamais pu faire. Je suis un gars ben ordinaire. J'ai fait mes études classiques à Mtl chez les jésuites. Horreur, j'ai fait 12 ans de droit notarial à mon compte. Soit dit entre nous, toute une gang d'insignifiants, les avocats et les notaires, au Québec et ailleurs, sauf exceptionnelles exceptions. J'ai été ensuite 8 ans rédacteur et traducteur juridique au N-B à la réforme du droit. Je fais un peu de pige de traduction. Je

suis toujours Gros-Jean comme devant, précaire, bancal, presque inutile pour le moment.

J'ai lu *Vamp* et *Vautour*. Ta trilogie complétée, ce sera une belle pub pour VVV.

Tu me fais travailler les méninges comme pas un.

Ton compliment sur ma fraîcheur d'écriture me ravit.

Par errance métaphysique, j'entends... ouah.. comment dire... la quête, le mystère, l'absolu, le fondement. C'est un mot qui m'est venu comme ça. Je reviendrai là-dessus.

À la prochaine, si tu veux bien.

André

*

Lundi, 21 octobre 1996, 20:57

À: aphane@microtec.net

De: mistral@odyssee.net

Sujet: Night hawk

Cher André,

Tes oreilles ont dû buzzer parce que j'ai failli t'écrire hier. The night hawk is down, man. Down in the basement of the Hotel de Paris, actually. La femme que j'essayais de quitter en douce est devenue si dangereuse qu'il a fallu que je file me cacher sans attendre, avec mon duster sur le dos et mon portatif en bandoulière. Je cherche un appartement et je me repose dans cette petite, petite chambre où personne que toi ne pourrait me dénicher. J'ai jamais eu la chienne de ma sainte vie comme j'ai la chienne de sa folie. Elle est avocate, vois-tu. Mes avocats m'ont toujours fait plus de tort que juges et procureurs réunis. L'étude du droit et le maniement d'armes ont en commun qu'on devrait faire passer des tests psychologiques aux candidats. Anyway, je lèche mes plaies. Ton petit mot m'a fait plaisir.

*

Lundi, 21 octobre 1996, 19:31

À: mistral@odyssee.net

De: aphane@microtec.net

Sujet: Night hawk

Christian Mistral,

Tu es un délicieux *night hawk*, Christian. Son chant est mélodieux comme tout pendant la nuit et il annonce un matin de promesses.

*

Lundi, 21 octobre 1996, 22:21

À: aphane@microtec.net

De: mistral@odyssee.net

Sujet: Le fond de l'histoire...

Je peux maintenant te dire pourquoi je voulais t'écrire hier soir (en plus d'une vulgaire envie d'affection fraterno-paternelle). J'ai découvert un truc sur le Web, geocities.com, qui abrite à l'œil des tonnes de sites de 1 Meg, ce qui m'a donné le goût d'en créer un autre dont tu m'as donné, bien involontairement, l'idée. J'ai passé la soirée d'hier à créer la page de base, je l'ai chargée durant la nuit (basement *night hawk* que je suis), mais elle ne vient d'entrer en ligne qu'à l'instant. Tu me ferais honneur en étant le premier à aller la visiter. Peut-être le seul, parce que je dois tant à Bell que je vois guère comment je pourrai avoir le téléphone dans mes nouvelles pénates, ce qui compliquera singulièrement l'entretien d'un site Internet. Une bonne chance qu'on n'est jamais barré de Postes Canada. L'érosion progressive des moyens de communication est un merveilleux symbole de la mort lente; ainsi, je ne pourrais pas te parler de vive voix parce que ma voix est dans le coma depuis quatre jours (pour louer cette chambre, pour venir en taxi, j'ai dû tout écrire sur des petits papiers). As-tu vu *Danton*? Depardieu perd d'abord son journal, puis sa tribune, puis sa voix lors du procès, puis sa tête. C'est pas en crevant qu'on est frappé de mutisme, c'est en devenant muet qu'on crève.

Le site est au <http://www.geocities.com/soho/8797>.